

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 17 septembre 1887

JEAN-JEUDI

TROISIÈME PARTIE — (Suite)

L'écoula.

Les coups se firent entendre de nouveau. — C'est ici qu'on frappe... murmura-t-il en tremblant comme un fiévreux de la campagne de Rome. C'est ici qu'on vient...

On frappait plus fort.

En même temps des voix criaient :

— Ouvrez ! ouvrez donc ! !

Le sénateur, retrouvant un peu de présence d'esprit en face du péril imminent, prit dans sa

poche le papier remis par Théier, l'ouvrit, le plaça bien en vue, souffla la bougie et, sortant sans bruit de la bicoque dont il referma doucement la porte, se dirigea vers la muraille.

L'ex-inspecteur l'attendait sur le chaperon, et l'entendant venir lui dit très bas :

— Je suis là... Hâtez-vous.

Il se pencha vers lui pour l'aider à franchir le mur, puis, une fois de l'autre côté, l'en traîna.

Après avoir parcouru un espace de cinquante ou soixante pas, le duc fut contraint de s'arrêter pour reprendre haleine.

— Vous avez entendu ?... demanda-t-il au policier.

— Oui.

— Qui donc pouvait venir chez lui à cette heure !

— Sans doute ses amis de la *Roule-Noire*, impatientes de son absence...

— C'est possible en effet...

— Dites que c'est certain.

Avez-vous les papiers ?

— Non...

— Comment ?...

— J'ai fouillé partout, je n'ai rien trouvé.

— Mais l'homme ?

— Il est mort.

— En êtes-vous certain ?

— Mon couteau est entré jusqu'au manche...

— Un ennemi de moins, et le plus dangereux... quant aux papiers, nous aviserons.

Les deux complices se remirent en marche, lentement cette fois, certains qu'ils n'avaient pas à craindre d'être poursuivis.

René Moulin, que nos lecteurs ont déjà deviné, frappait toujours.

— Peut-être n'est-il pas rentré, dit Etienne, et nous allons réveiller les voisins.

— C'est juste, répliqua le mécanicien, mais je crains un malheur...

— Quel parti prendre ?

— Je vais escalader la muraille et m'assurer si Jean-Jeudi est vivant ou mort...

Pierre Lorient intervint.

— J'ai une idée pour simplifier l'escalade... fit-il. Je vais coller mon berlingot contre le mur, vous grimpez sur l'impériale, vous sautez de l'autre côté et vous nous ouvrirez.

L'idée était bonne et fut mise à exécution sur-le-champ.

Une demi-minute plus tard René Moulin se trouva dans la petite cour.

— Pas de lumière... murmura-t-il en regardant

la fenêtre, et cependant, c'est bien ici qu'il venait. Qu'est-ce que ça signifie ?

Il se dirigea vers la bicoque et poursuivit avec anxiété :

— La clef est dans la serrure... Mauvais signe.

Il ouvrit la porte et s'arrêta frissonnant sur le seuil.

Du fond des ténèbres montait vers lui une vapeur tiède, une odeur de sang.

A deux reprises il appela :

— Jean-Jeudi ?... Jean-Jeudi ?...

Le voleur émérite ne pouvait ni l'entendre ni lui répondre.

— Sommes-nous donc arrivés trop tard ? poursuivit René en s'élançant vers la porte qui donnait cité Rébeval ; il fit jouer le pêne à tâtons, et ouvrit.

— Vite, monsieur Lorient, dit-il, prenez une des lanternes de votre fiacre et éclairez-nous... J'ai bien peur que nous ne trouvions un cadavre...

Le brave homme d'oncle obéit passivement et précéda son neveu et Etienne.

L'autre complice du crime de Neuilly, Frédéric Bérard...

— Je sais tout cela, mais silence... répliqua le jeune médecin, et vous, mon oncle, éclairez-moi !

Pierre Lorient avança sa lanterne, tandis que René allumait une bougie.

Etienne avait pris un scalpel dans sa trousse dont il ne se séparait jamais, et coupait la chemise de Jean-Jeudi.

Il examina la blessure d'où le sang continuait à ruisseler.

— Du linge, demanda-t-il.

Le mécanicien ouvrit un tiroir et apporta le premier morceau de toile qui lui tomba sous la main.

— Bien ! dit Etienne. Maintenant prenez l'oreiller de son lit et placez-le sous ses épaules afin de lui soulever la tête.

Ce fut fait aussitôt.

Le docteur lava la plaie, la recouvrit d'un tampon de charpie et la banda vigoureusement.

— Est-il frappé au cœur ? demanda René.

— Non, la lame du couteau a glissé sur les côtes... La blessure est profonde, mais n'est peut-être pas mortelle. Je suis certain que dans quelques instants cet homme ouvrira les yeux.

René s'agenouilla de l'autre côté du corps, guettant le retour à la vie.

Pierre Lorient, debout et sa lanterne à la main, éclairait ce tableau sinistre.

Au bout de quelques instants les trois hommes tressaillirent.

Jean-Jeudi venait de faire un léger mouvement.

— Vous voyez... murmura le docteur.

Les yeux de René ne quittaient pas le visage du bandit. Ils observèrent d'abord une faible contraction des muscles de la face.

Les lèvres tremblèrent ; un frisson presque imperceptible agita les narines ; les paupières se soulevèrent.

Le moribond promena un regard étonné autour de la chambre, et ce regard rencontra celui de René Moulin.

Une expression de joie inouïe rayonna sur son visage que déjà semblaient envahir les ombres de la mort !

— C'est toi, René, mon camarade... balbutia-t-il d'une voix à peine distincte, je n'espérais plus te revoir... J'ai mon compte, mais te voilà et je serai vengé... Ça me console...

Le mécanicien, passant son bras autour des épaules de Jean-Jeudi, le souleva et répondit :

— Tu seras vengé, je le jure, mais pour cela j'ai besoin de tout savoir... Il faut parler...

— Je parlerai...

XLVIII

René Moulin reprit :

— Tu connais ton meurtrier ?

Jean-Jeudi fit un effort.

— Oui... dit-il d'une voix éteinte.

— Et c'est ?...

— Le complice de mistress Dick Thorn... l'un des trois assassins du pont de Neuilly...

— Frédéric Bérard ?

— Oui...

— Mais le troisième ?... le troisième assassin ? Tu l'as vu ?... Tu le connais aussi ?...

Le vieux bandit tremblait de tous ses membres. Ses dents claquaient. Ses prunelles roulaient dans leurs orbites agrandies.



Claudia franchit le seuil de la petite maison et le policier s'inclina profondément. — (Page 185, col 3).

On sait quel spectacle les attendait.

Une triple exclamation d'horreur et d'effroi s'échappa de leurs lèvres.

— Trop tard ! s'écria René Moulin avec désespoir. Nos terribles ennemis nous ont devancés ! Nous ne saurons rien...

Etienne s'était agenouillé près du corps inanimé de Jean-Jeudi.

— Peut-être... répondit-il.

— Ce malheureux est-il donc vivant encore ? demanda vivement René.

— Oui...

— Et il pourra parler ?

— Je le crois...

— Ah ! docteur, cher docteur, faites un miracle et prolongez sa vie ! Il nous faut les papiers volés par lui chez mistress Dick Thorn... Il nous faut son témoignage contre l'homme qu'il a reconnu,

soin de tout savoir... Il faut parler...

— Je parlerai...

—Je le connais... bégaya-t-il. Mais ne me regarde pas ainsi... tu me fais peur...

—Au moment où la mort est si près de toi, poursuit le mécanicien, il faut me dire la vérité... la vérité toute entière... Tu seras vengé je le répète... Frédéric Bérard et mistress Dick Thorn n'échapperont point à la justice des hommes... mais je veux savoir le nom du complice que soudoyaient les deux misérables...

Des lèvres pâles de Jean-Jeudi s'exhallèrent comme un souffle ces trois mots :

—C'était moi...

René maîtrisa, non sans peine, le sentiment d'inexprimable horreur qui s'emparait de lui.

—C'était toi... répéta-t-il d'un ton presque calme. Alors tu connaissais l'homme que tu as frappé?...

—Non...

—C'est impossible!...

—C'était vrai cependant... On ne m'avait rien dit... on m'avait mis le couteau dans la main, en me payant pour tuer l'homme d'abord et l'enfant ensuite.

Le mécanicien tressaillit.

—L'enfant? dit-il.

—Oui, le gosse que portait le vieux, le méde in de Bemooy...

—Et tu as tué l'enfant après l'homme?...

—Non... le cœur m'a manqué... il m'a fait pitié, le pauvre moucheron...

—J'allais le porter à l'hospice quand la mort-au-rat que m'avait entonnée l'Anglaise s'est mise à me travailler le bocal... Alors le feu dans le ventre, ne pouvant plus mettre un pied devant l'autre, me tordant comme un ver coupé, criant, hurlant, crevé aux trois quarts, j'ai déposé le gosse dans l'embrasement d'une porte aux Champs-Élysées...

Pierre Lorient suivait le récit du moribond avec une attention profonde.

—Sous une porte cochère... aux Champs-Élysées... répéta-t-il.

—Oui.

—Et ça se passait la nuit du 24 septembre 1837...

—Oui.

Le brave cocher frappa bruyamment ses deux mains l'une dans l'autre et reprit :

—Ah! tonnerre de tonnerre! il est malin, l'hasard! le moutard avait froid et braillait de toutes ses forces... Ça m'a donné l'éveil... C'est moi qui l'ai trouvé!...

—Vous, mon oncle? fit Etienne avec stupeur.

—Parfaitement.

—Et qu'en avez-vous fait?

—Je l'ai porté rue d'Enfer, à l'hospice des Enfants-Trouvés...

René interrompit ce dialogue.

—Je ne sais pas tout ce que j'ai besoin de savoir... dit-il, laissez-moi l'interroger encore...

—Dépêche-toi... murmura Jean-Jeudi, je sens que je m'en vais...

—Tu m'as raconté qu'après avoir reconnu Frédéric Bérard rue de Berlin, à la porte de mistress Dick Thorn, tu l'as suivi...

—Oui.

—Donne-moi son adresse...

—Rue du Pont-de-Fer-Saint-Marcel, n° 17... répéta-t-il, un homme déjà vieux, grand et sec...

—C'est bien ça...

—Je connais le particulier et je connais la cassine... Je l'y ai mené deux fois la nuit, et c'est celui que j'ai conduit aussi rue de l'Université dans cette maison où se trouve... vous savez bien ce que je veux dire...

—Ah! la lumière se fera!... dit René avec explosion; puis il continua, en s'adressant au blessé : Il faut m'apprendre maintenant où tu as mis les papiers qui se trouvaient dans le portefeuille pris par toi chez mistress Dick Thorn...

Jean-Jeudi attacha sur son interlocuteur des yeux hagards.

Il ne comprenait pas la question.

—Quels papiers? demanda-t-il. Des *fajots*?

—Non... des écrits importants... la preuve du crime sans doute...

—Il n'y avait que des billets de banque dans le portefeuille...

—Tu as mal cherché... où est-il?

—Dans la poche de ma pelure... sur le lit.

René fit de l'oreiller un point d'appui pour la

tête du vieux voleur et, cessant de le soutenir, se dirigea vers le lit.

Là il touilla le vêtement comme Georges de la Tour-Vaudieu l'avait fait avant lui.

—Rien! s'écria-t-il à son tour avec rage. Rien! On l'a tué pour voler ces papiers! Ah! les misérables.

Jean-Jeudi poussa un long soupir, terminé par une sorte de râle, et perdit connaissance.

—Dieu nous abandonne dans notre cause! poursuivit le mécanicien. Ces papiers, qui dans nos mains devaient être une arme, sont volés, et cet homme agonise! Docteur, cher docteur, songez qu'à sa vie est attaché le bonheur de Berthe! Il faut qu'il vive pour accuser, lui, témoin, complice et victime!... Il le faut! Faites donc un miracle, je vous le répète!... Sauvez-le!

—Je tâcherai, répondit simplement Etienne; aidez-nous à déshabiller ce malheureux et à l'étendre dans son lit.

On enleva les vêtements lacérés du vieux voleur et on le coucha.

—Maintenant, poursuivit le jeune médecin, je vais écrire une ordonnance... Certains médicaments me sont indispensables pour poser un appareil sur la blessure, le temps presse... Vous irez réveiller un pharmacien, n'est-ce pas?...

—Voilà une plume et un encrier...

—Soyez tranquille, répliqua René, je ne perdrai pas une minute.

En disant ce qui précède, le mécanicien aperçut le papier laissé sur la table par M. de la Tour-Vaudieu.

Il le prit, en parcourut des yeux le contenu et s'écria :

—Ces misérables sont bien forts! Ils avaient tout prévu! Grâce à cette déclaration préparée d'avance, on aurait mis la mort sur le compte d'un suicide... Mais comment ont-ils pu imiter l'écriture et la signature de Jean-Jeudi?... Voilà ce que je cherche vainement à comprendre...

Nos lecteurs possèdent le mot de l'énigme.

Ils savent que Théfer, très habile faussaire, avait dans les mains une lettre écrite à René Moulin par Jean-Jeudi et volée chez la concierge de la place Royale.

L'ordonnance fut bientôt prête.

Le mécanicien partit pour la faire exécuter.

Au bout d'une demi-heure il revint, apportant les médicaments demandés.

Pendant son absence le docteur avait sondé la plaie et préparé des bandes.

Il fit un pansement *secundum artem*.

Jean-Jeudi soupira, ouvrit les yeux, et se sentit soulagé notablement.

Etienne lui fit prendre alors une cuillerée de potion qui lui rendit des forces et raviva dans son âme une lueur d'espérance.

—Ah! sauvez-moi, monsieur le docteur... balbutia-t-il d'une voix fiévreuse et suppliante. Sauvez-moi, je vous en conjure!...

—Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour cela, répondit Etienne, car à votre salut sont attachés l'honneur d'un nom et le bonheur d'une jeune fille...

Jean-Jeudi répéta :

—L'honneur d'un nom?... le bonheur d'une jeune fille?

—Oui, dit René en s'avançant jusqu'au chevet du lit et en touchant du doigt l'épaule du blessé. A cause du crime commis au pont de Neuilly et dont tu étais l'instrument, un honnête homme a été accusé, condamné, guillotiné! La famille de cet homme, couverte du sang de son chef, a vécu depuis vingt années au milieu des larmes, des douleurs et des hontes. Il y a quelques semaines le fils du supplicié mourait, sans avoir pu réhabiliter la mémoire de son père, mais en léguant à sa mère cette tâche sainte... La mère est morte à son tour en transmettant à sa fille l'héritage sacré! Cette fille, tu la connais c'est Berthe!...

—Berthe!... s'écria Jean-Jeudi en joignant les mains.

—Oui, continua le mécanicien, Berthe, que des assassins, (toujours les mêmes!) ont voulu frapper à mort il y a quelques jours pour l'empêcher de les accuser, comme ils te frappaient cette nuit pour te réduire au silence! Berthe qui a cruellement souffert et pleuré longtemps... Berthe que tu aideras à réhabiliter la mémoire du martyr, si Dieu te laisse la vie!

De grosses larmes roulaient sur les joues caves de Jean-Jeudi.

Il étendit la main droite avec une sorte de solennité.

—Je jure, dit-il, d'accuser les misérables qui m'ont payé pour commettre le crime, et je m'accuserai en même temps... Qui donc pourrait douter de ma parole?...

—Au nom de Berthe, j'accepte votre serment et je compte sur vous... fit Etienne. Mais en ce moment, si vous voulez vivre, il faut vous taire. Silence donc, buvez ceci, et dormez...

Jean-Jeudi absorba une cuillerée de potion et sa tête retomba sur l'oreiller.

—Maintenant, mon oncle, reprit le jeune médecin, causons... Etes-vous certain de connaître ce Frédéric Bérard?

—Parbleu! Oui, j'en suis sûr, répliqua Pierre Lorient, si c'est l'individu que désigne ce gargon et qui demeure rue du Pot-de-Fer-Saint-Marcel... Je vous ai donné tout à l'heure son signalement, qui est conforme à ce qu'il paraît et à deux reprises différentes je l'ai conduit, la nuit, rue de l'Université.

XLIX

—Cet homme était-il seul? reprit le jeune médecin.

—Une fois seul, une autre fois avec un grand gaillard que j'ai chargé rue du Pont-Louis-Philippe.

—Savez-vous le nom de ce gaillard?

—Pas du tout, mais je reconnaitrais la maison.

—Bien... Nous nous occuperons de ces deux misérables qui sont, à n'en pouvoir douter, ceux que nous cherchons...

—Monsieur Lorient, dit René parlez-nous de cet enfant abandonné par Jean-Jeudi dans les Champs-Élysées et que vous avez trouvé.

—Ce que j'ai à vous raconter à son sujet ne sera pas long... Je m'étais mis en route boulevard du Temple, pour conduire un particulier à Courbevoie, mais je n'avais pas pu aller jusque-là. Il faisait un temps de chien... A cent mètres à peu près du pont de Neuilly, un de mes poulets d'Inde éreintés s'était abattu en brisant le timon de la voiture... C'est en revenant à Paris, clopin-clopan, cabin-caha, que j'ai entendu les geignements du moutard... Je suis descendu, j'ai ramassé le pauvre gosse. Je l'ai couché sur les coussins de mon fiacre, et fouette cocher... Un instant l'idée de l'élever m'a traversé la cervelle; mais j'avais déjà mon neveu Etienne et, pour un homme seul, deux c'était trop... Alors j'ai filé jusqu'à l'hospice où je l'ai mis dans la tour...

—Vous êtes-vous occupé de savoir si l'enfant avait vécu?...

Pierre Lorient secoua la tête.

—Mon oncle, dit Etienne, il faudra vous renseigner à ce sujet, car au point où en sont les choses, peut-être pourrions-nous retrouver ses parents...

—Bien... je m'informerai...

—A présent, qu'allons-nous faire? demanda René. Devons-nous avertir la police de l'attentat commis sur Jean-Jeudi.

—Non... répliqua vivement Etienne. Selon moi, la sécurité des auteurs du crime doit rester complète...—Laissons-leur la conviction que Jean-Jeudi est mort et qu'on croit à son suicide...

—Dans deux ou trois jours, quand le pauvre diable pourra subir un interrogatoire de longue haleine, j'irai trouver un ami qui se chargera d'agir au nom de Berthe Leroyer et formulera une demande en réhabilitation...—Cet ami vous le connaissez, René...—C'est à lui que nous devons l'asile où l'orpheline est en sûreté.

—Henry de la Tour-Vaudieu! s'écria le mécanicien.

—Lui-même...—Il s'est occupé déjà du procès de Paul Leroyer...—Il croit à l'innocence du condamné et ne désespère point d'en fournir la preuve...—Maintenant séparons-nous, pour nous retrouver demain...

—Mais,—fit observer Pierre Lorient,—le blessé ne peut rester seul...

—Je passerai près de lui le reste de la nuit... dit René.

—Et demain matin, reprit le docteur, je viendrai accompagné d'une garde qui ne le quittera pas...

En parlant ainsi il jetait un dernier coup d'œil à Jean-Jeudi.

—Il dort, ajouta-t-il, mais la fièvre ne tardera point à se déclarer...

—Observez tout, mon cher René, afin de me renseigner exactement...

—Soyez tranquille et comptez sur moi.

Après une échange de poignées de mains l'oncle et le neveu regagnèrent le fiacre numéro 13 laissant seul le mécanicien qui s'assit au chevet du lit et veilla consciencieusement.

Vers neuf heures du matin Etienne reparut.

Il amenait une femme d'un certain âge en qui il avait toute confiance.

Jean-Jeudi avait déliré jusqu'au point du jour. Maintenant il dormait d'un lourd sommeil.

—Rien d'alarmant ne se produit... dit Etienne, s'il ne survient aucune complication imprévue, je crois pouvoir répondre du blessé...

René, quoique brisé de fatigue, refusa de prendre le repos conseillé par le docteur.

Il se trouvait tout près de son domicile improvisé de la rue Vincent: il y monta pour changer de linge et baigner d'eau fraîche son visage et ses mains, puis il accompagna Etienne au pavillon de la rue de l'Université.

L'orpheline n'avait pas dormi.

Fortement inquiétée par le brusque départ de ses deux amis, elle attendait leur retour avec impatience.

Elle fut mise au courant de ce qui s'était passé.

—Ah! balbutia-t-elle avec un frisson de terreur j'avais raison de deviner en cet homme un des assassins du médecin de Brunoy!...

—Oui, et l'accusation formulée par lui sera toute-puissante, dit René.

—La prescription n'existe pas pour les nouveaux crimes commis à l'instigation de Frédéric Bérard et de mistress Dick Thorn dans le but d'effacer les traces du crime d'autrefois... Les deux misérables auront un compte terrible à rendre à la justice.

—Que décidons-nous au sujet de ce Frédéric Bérard? demanda Etienne.

—Nous lui laisserons croire, ainsi qu'à sa complice, à la mort des seuls accusateurs qu'ils pouvaient redouter, Berthe Leroyer et Jean-Jeudi... Ils s'endormiront dans une obscurité menteuse, jusqu'au jour où Henry de la Tour-Vaudieu se chargera de les réveiller.

—Et d'ici là sans doute, reprit le jeune médecin, je serai en mesure d'apporter à la justice mon contingent de preuves...

—Vous! s'écria l'orpheline étonnée.

—Oui, moi, chère Berthe...

—Et comment?

—Le hasard, ou plutôt la Providence, a placé dans mon service une folle dont les paroles incohérentes me semblent pleines de révélation...

—Une folle... répéta Berthe; serait-ce cette femme que j'ai entrevue place Royale, la nuit où j'allais chercher chez René la preuve de l'innocence de mon père?...

—C'est elle-même...

—Esther Derieux? demanda le mécanicien.

—Esther Derieux, oui.

—Ainsi, vous la connaissez!!

—Je la connais, et j'ai tout lieu d'espérer que la raison, grâce à moi, lui sera rendue, ou plutôt qu'elle n'est plus folle...

—Vous croyez qu'elle a joué un rôle dans la mystérieuse affaire du pont de Neuilly?

—Un rôle de victime, oui... Le nom de Brunoy sans cesse répété par elle... l'époque où sa folie a commencé... les ténèbres épaissies à dessein qui l'entourent depuis cette époque... tout enfin me le prouve... J'attribue même à Frédéric Bérard et à mistress Dick Thorn son internement aux isolées et au secret, à l'asile de Charenton.

—Et vous supposez qu'elle n'est plus folle?

—Oui.

—Elle n'a pas encore parlé cependant?

—La prudence me défendait de la questionner trop vite après une opération qui pouvait être meurtrière et qui, grâce au ciel, a réussi... Mais le moment approche où Esther Derieux me dévoilera tout son passé...

—Pourvu que Frédéric Bérard ne nous échappe pas! murmura Berthe. S'il allait disparaître...

—Disparaître quand il se persuade qu'il n'a

plus rien à craindre! Pourquoi le ferait-il? Soyez sûre qu'il relèvera la tête au contraire...

—Ne pourrait-on s'informer s'il demeure toujours rue du Pot-d-Fer-Saint-Marcel?

—Ne risquons point de lui donner l'éveil par quelque démarche inconsidérée. Plus cet homme sera tranquille et plus nous serons forts... D'ailleurs, en admettant qu'il ait changé de domicile, la police saurait bien retrouver sa trace...

—Et cet enfant mêlé à ces choses sinistres?... reprit Berthe.

—Mon oncle doit s'assurer s'il existe encore... Ceci, du reste, n'a pour nous qu'un intérêt tout à fait secondaire...

René Moulin et Etienne Lorient avaient raison de supposer que Frédéric Bérard, se croyant à l'abri de tout péril, relèverait la tête et ne songerait point à fuir.

Théfer partageait sa confiance.

En admettant, chose improbable, que la police ne eût point à un suicide, elle se préoccuperait fort peu, à coup sûr, de l'assassinat commis sur la personne d'un dangereux coquin, d'un récidiviste tel que Jean-Jeudi.

Le lendemain du crime l'ex-inspecteur alla rôder dans les bureaux de la préfecture; il questionna adroitement et il n'apprit rien qui fût de nature à l'inquiéter.

Où le crime de la nuit précédente était inconnu, ou il passait inaperçu.

Un moment Théfer eut l'idée de se rendre à la cité Rébeval afin de voir de ses propres yeux ce qui s'y passait.

La réflexion lui prouva qu'il était plus qu'inutile de se compromettre en se montrant où il n'avait que faire.

En conséquence il résolut de s'abstenir, d'aller voir le duc pour s'entendre avec lui, et il prit aussitôt le chemin des Batignolles, afin de mettre son projet à exécution.

À la préfecture on continuait à s'occuper de l'affaire du fiacre numéro 13 et de la disparition de Plantade, mais la lumière ne se faisait pas, et le chef de la sûreté lui-même ne parvenait point à débrouiller les fils emmêlés à dessein par une main habile.

Les recherches allaient leur train cependant, mais par acquit de conscience en quelque sorte, et pour l'accomplissement d'un devoir bien plus que dans l'espérance d'un succès.

On attendait désormais du hasard seul la solution de la double énigme.

Théfer trouva le duc plus dispos et plus allégre qu'il ne l'avait vu depuis longtemps.

Il semblait rajeuni. Son visage rayonnait de quiétude. La trace de ses angoisses récentes s'effaçait.

—Je vous attendais... dit-il au policier. Etes-vous allé à la préfecture?

—J'en arrive.

—Tout va-t-il comme il faut?

—Le mieux du monde... Les ténèbres s'épaississent de plus en plus autour de l'affaire du fiacre. Nous sommes complètement à l'abri...

—Et l'autre affaire?

—Celle de Jean-Jeudi?

—Oui.

—Il n'y a rien... il ne peut rien y avoir. Les amis du vieux greffier qui venaient le relancer à son domicile, voyant la porte close, sont certainement retournés à la *Boule-Noire*. On ne découvrira le cadavre que dans quelques jours et, grâce à la déclaration trouvée chez lui, le suicide sera indiscutable...

L.

—En êtes-vous bien sûr? demanda le sénateur.

—Certes! répondit Théfer.

—Je l'ai cru comme vous d'abord, mais depuis j'ai réfléchi et je ne le crois plus...

—Pourquoi?

—Quell'rose avez-vous employée pour attirer Jean-Jeudi chez lui à une heure du matin, tandis qu'il festoyait avec ses amis?

—Je lui ai fait remettre un mot pressant de René Moulin, répondant à la lettre dont je m'étais emparé place Royale...

—Eh bien! ce billet, s'il est trouvé, prouvera que le suicide n'a pas eu lieu...

Le policier fronça le sourcil.

—Ah diable! murmura-t-il, j'avais oublié de vous dire qu'il était essentiel de reprendre mon billet sur le cadavre...

—Je n'y aurais assurément pas manqué, mais j'ai vainement fouillé ses vêtements...

—C'est que sans doute il l'avait perdu au restaurant de la *Boule-Noire*... Voilà une mauvaise affaire...

—En aucune façon, et je vous conseille de ne pas vous en préoccuper... Cette lettre perdue ne peut que nous servir...

—Permettez-moi de vous demander comment.

—C'est bien simple... La lettre était signée, n'est-ce pas?

—Oui.

—De quel nom?

—Du nom de René Moulin.

—Donc c'est René Moulin qu'on accusera d'avoir attiré Jean-Jeudi dans un piège pour l'assassiner...

—Mais si cet homme est absent de Paris, il démontrera sans la moindre peine son innocence...

—L'affaire alors s'entourera d'un mystère impénétrable, comme celle du fiacre numéro 13... Ni vous ni moi ne pouvons être accusés, puisque Jean-Jeudi est mort... Le misérable avait bonne mémoire... Avant de mourir il m'a reconnu... "*L'homme du pont de Neuilly!*" s'est-il écrié, et il a rendu le dernier soupir...

—Je viens prendre vos ordres, monsieur le duc, et savoir ce que vous avez résolu...

—Ne craignant plus rien je rentrerai dans trois jours à mon hôtel...

—Pourquoi dans trois jours plutôt que demain?

—Une dernière précaution... Je partirai ce soir pour Marseille d'où j'enverrai à mon fils une dépêche annonçant mon retour... Je coucherai à Marseille, et j'arriverai à Paris le troisième jour à 10 heures 35 minutes du soir... Personne ainsi ne pourra douter que mon absence ait été réelle.

—C'est admirablement calculé, mais une fois réinstallé rue Saint-Dominique nous avons sans doute encore besoin de nous voir, et il me semblerait peu prudent de me présenter à votre hôtel...

—Nous nous verrons ici...

—Vous garderez donc ce logement?

—Oui, quelque temps encore...

—Prenez garde qu'on n'épie vos sorties...

—Qui le ferait?

—Je l'ignore, mais après ce qui s'est passé, je me défie de tout...

—Soyez tranquille, je serai sur mes gardes; je vous donnerai des rendez-vous nocturnes, et pour venir vous joindre je passerai par le pavillon de la rue de l'Université...

—De cette façon, rien à craindre...

—Avant de partir je vous remettrai les clés de cette maison...

Le duc et Théfer tressaillirent.

Un coup de cloche venait de se faire entendre à la porte du jardin.

—Qui peut sonner? demanda le policier.

—C'est quelqu'un qui se trompe ou c'est Claudia, répondit Georges, je vais voir...

Il traversa le jardin et ouvrit.

C'était en effet mistress Dick Thorn.

—Soyez la bien-venue... lui dit le sénateur, je me disposais à sortir pour aller chez vous, ayant beaucoup de choses à vous dire.

—Moi aussi j'ai besoin de vous voir, répondit-elle.

—Venez, nous causerons... Théfer est là...

Claudia franchit le seuil de la petite maison et le policier s'inclina profondément.

Le visage des deux hommes était souriant.

—Avez-vous une bonne nouvelle à m'annoncer? demanda mistress Dick Thorn.

—Oui, ma chère, la meilleure de toutes... Jean-Jeudi est mort...

Les yeux de Claudia étincelèrent.

—Et vous lui avez repris les papiers qu'il m'avait volés? s'écria-t-elle.

—Malheureusement il m'a été impossible de les trouver; mais, en supposant qu'ils existent encore, ils n'offriraient aucun sens pour tout autre que pour lui...

—Ma conviction d'ailleurs est qu'il a détruit le portefeuille sans avoir découvert le compartiment secret où les papiers étaient cachés...

Claudia répliqua d'un ton très froid:

—Cela se peut... si toutefois ce que vous venez de me dire est vrai...

—En doutez-vous ?

—Peut-être...

—Que supposez-vous ?

—Que le reçu de Guiseppe Corticelli et le testament de Sigismond sont entre vos mains...

—Je vous jure que non.

—Eh bien, prouvez le moi...

—Comment ?

—En donnant suite immédiatement au projet dont je vous ai parlé.

—Le mariage de Henry et de votre fille ?

—Oui, et quand vous saurez ce qui s'est passé hier chez moi, vous comprendrez que nous avons un grand intérêt à ce que ce mariage se fasse le plus tôt possible...

—Que s'est-il donc passé chez vous ? demanda le duc inquiet.

—Votre fils, Henry de la Tour Vaudieu, me faisait l'honneur de passer la soirée dans mon salon...

—Eh bien ?

—Il a dit des choses étranges... effrayantes...

—Vous me faites mourir à petit feu ! expliquez-vous...

Claudia répéta d'une façon presque textuelle les paroles du jeune avocat au sujet de l'affaire du pont de Neuilly.

—N'est-ce que cela ? fit le duc après avoir écouté. Je ne vois là rien absolument qui nous doive alarmer... Le hasard ayant mis ce vieux procès sous les yeux de mon fils, il l'a lu, et il en a parlé comme il aurait parlé de toute autre chose.

—Soit ! mais mon évanouissement maladroit en face du tableau vivant avait sans le moindre doute attiré son attention... Supposons qu'un jour ou l'autre un coin du voile se soulève...

—C'est bien improbable, interrompit Georges.

—Improbable, répondit Claudia, mais possible. Dans ce cas le fils adoptif du duc de la Tour-Vaudieu, devenu legendre de mistress Dick Thorn ne pourrait se faire l'accusateur de Claudia Varni dont il aurait épousé la fille.

Théfer se permit d'intervenir.

—Le calcul est profond... dit-il. Je crois que la sécurité de monsieur le duc exige, en effet, qu'il presse ce mariage...

—J'ai promis qu'il se ferait, et il se fera... murmura le sénateur... Mais j'entrevois des difficultés du côté de mon fils ! il faudra les vaincre.

—Nous les vaincrons !... s'écria la belle veuve. Je dis : nous, car je vous y aiderai... Quand rentrerez-vous à votre hôtel ?

—Dans trois jours.

—Pourrai-je me présenter le lendemain de votre retour ?

—Sans doute, mais dans quel but ?

—Dans le but d'apprendre à votre fils que nous nous connaissons de longue date, vous et moi, et que feu Williams Dick Thorn, mon mari, était de vos amis...

—Une précipitation trop grande ferait mauvais effet... Laissez-moi tâter le terrain. Dans quelques jours je donnerai une fête. Je vous y inviterai avec votre fille, vous ménageant ainsi à l'hôtel une entrée toute naturelle.

—J'attendrai donc.

—Sans défiance ? demanda Georges en souriant.

—Sans défiance, oui. Mais si j'apercevais que vous me trompez...

Claudia n'acheva point sa phrase, et cependant le duc comprit ce qu'elle ne disait pas.

Mistress Dick Thorn se retira.

M. de la Tour-Vaudieu donna rendez-vous à Théfer à la gare de Paris-Lyon-Méditerranée, pour lui remettre les clefs de la maison des Batirolles.

A huit heures il montait dans l'express qui devait, en dix-neuf heures, lui faire franchir huit cent soixante-trois kilomètres.

Le lendemain, à trois heures quinze du soir, il mettait pied à terre à Marseille.

Aucune arrivée de paquebot n'avait eu lieu ce jour-là.

Georges, désirant faire coïncider de façon logique son retour à Paris avec un débarquement possible à Marseille, résolut d'attendre au surlendemain pour envoyer une dépêche à Henry.

Trois jours s'étaient écoulés depuis le départ du sénateur.

Berthe Leroyer, l'esprit calme et l'espoir au cœur, reprenait ses forces peu à peu.

Le matin même elle avait pu se lever et profiter d'un tiède rayon de soleil pour faire un tour dans le jardin.

Jean-Jeudi, grâce aux soins assidus dont on l'entourait, était momentanément hors de danger.

Momentanément signifie qu'il pourrait vivre peut-être, à la condition expresse qu'aucune émotion violente ne viendrait détruire l'œuvre du docteur Etienne Loriot.

Désormais il se trouvait en état de répondre aux questions qui lui seraient faites.

Le jeune médecin lui avait demandé de nouveau s'il aurait le courage de s'accuser lui-même pour réhabiliter le nom de Paul Leroyer.

Le bandit s'était écrié, avec une bonne foi manifeste :

—Je l'ai juré déjà et je le jure encore !

LI

Etienne Loriot était surmené.

A la lassitude physique résultant pour lui de tous les événements que nos lecteurs connaissent, se joignait une inquiétude dont il ne faisait part ni à René, ni à Berthe.

Esther Derieux, à la suite de l'opération, avait été prise d'une fièvre violente.

Cette fièvre, impossible à combattre et plus intense de jour en jour et d'heure en heure, pouvait emporter la malade dans une crise.

Un dénouement tragique enlèverait au jeune médecin le plus puissant des moyens d'investigation sur lesquels il comptait.

Après avoir visité Jean-Jeudi, il partit en toute hâte pour l'asile des aliénés.

Une grande joie l'attendait à son arrivée.

L'interne lui apprit qu'un mieux sensible s'était manifesté depuis la veille dans l'état d'Esther.

Il alla droit à la cellule de la folle et trouva la pauvre femme dans un état de prostration complète.

Ceci devait être et ne le préoccupa point.

La fièvre cédait.

Si elle disparaissait complètement, le salut devenait certain et Etienne pourrait bientôt savoir s'il avait obtenu le résultat souhaité ; car, depuis la fin du sommeil anesthésique provoqué par le chloroforme, les paroles vagues échappées des lèvres d'Esther étaient des manifestations du délire fiévreux et l'on n'en pouvait rien conclure.

Le mieux indiscutable annoncé par l'interne et qu'il constatait lui-même rendit un peu de tranquillité au jeune médecin, et ce fut avec l'esprit relativement calme qu'il quitta Charenton.

En rentrant chez lui, il trouva une lettre de son oncle.

Pierre Loriot, dans cette lettre d'une orthographe absolument fantaisiste, annonçait une absence de trois jours.

Il partait pour conduire à la campagne, à quinze lieues de Paris, une dame âgée et souffrante que le chemin de fer épouvantait.

Dès son retour il s'occuperait de l'enfant déposé par lui à l'hospice de la rue d'Enfer dans la nuit du 24 septembre 1837.

Ce retard imprévu contraria bien un peu le docteur, mais en somme il ne compromettait rien.

Etienne en prit donc son parti et résolut d'aller trouver ce jour même Henry de la Tour-Vaudieu pour le charger de formuler les plaintes que Berthe Leroyer et Jean-Jeudi voulaient adresser au procureur impérial relativement aux attentats dont ils étaient victimes.

Ces plaintes devaient précéder la demande en révision de procès et en réhabilitation de nom de Paul Leroyer.

Après avoir déjeuné rapidement, le neveu de Pierre enveloppa dans un journal la brochure prêtée par le jeune avocat et contenant l'*Affaire du pont de Neuilly* ; puis il se rendit à l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Henry était au Palais, mais son valet de chambre affirma qu'il ne tarderait pas à rentrer et offrit au visiteur, bien connu de lui, de l'introduire dans le cabinet de son maître où il attendrait.

Etienne accepta.

Au bout de trois quarts d'heure environ le fils adoptif du sénateur vint le rejoindre et, après un échange de cordiales poignées de main, lui demanda :

—Quel bon vent t'amène ?

—J'ai à te parler d'une foule de choses...

—Sérieuses ?

—Très sérieuses... et ce sera un peu long...

—Tant mieux... tout mon temps est à toi... Écoute...

—Je veux te remercier d'abord de la brochure que tu m'as prêtée et que je te rapporte... La voici.

—Ce procès t'a-t-il intéressé ?

—Enormément.

—Et de cette lecture est-il résulté pour toi comme pour moi la ferme croyance que, malgré les débats et la condamnation, le mystère du pont de Neuilly n'a jamais été éclairci ?

—Comme toi je crois fermement que Paul Leroyer, victime de circonstances fatales, a payé de sa tête le crime d'un autre.

—N'est-ce pas ? s'écria Henry d'un air de triomphe. Cela saute aux yeux ! L'acte d'accusation n'est concluant qu'en apparence... Le ministère public manquait de conviction... Le président des assises interrogeait en homme égaré dans un dédale et qui ne sait où il va... Les dépositions des témoins semblent écrasantes et ne prouvent rien.

Après avoir embrassé l'affaire d'un coup d'œil distraît on se dit : L'accusé est coupable ; mais en l'étudiant avec calme, en la disséquant en quelque sorte, en soumettant chaque fait, chaque détail à une analyse approfondie, l'innocence du condamné devient éclatante... Je suis heureux que tu en aies la conviction comme moi.

—J'en ai plus que la conviction, répondit Etienne d'une voix grave. J'en ai la certitude.

—La certitude ? répéta le jeune avocat non sans étonnement.

—Oui.

—Tu connais sa famille ?

—Je la connais.

—Et depuis vingt années cette famille, armée des preuves dont tu me parles, n'a point demandé la réhabilitation du martyr ?...

—Elle ne le pouvait pas...

—Pourquoi ?

—Précisément faute des preuves qui sont aujourd'hui dans mes mains... A cette famille, pour soutenir cette cause sainte, il faut un homme qui joigne au talent la conviction... Je viens te demander si tu veux être cet homme...

—Moi ! s'écria Henry stupéfait.

—Toi, oui. Ne disais-tu pas il y a cinq ou six jours, en me prêtant cette brochure, que si tu pouvais rassembler quelques témoignages encore vivants, tu te ferais fort de démontrer l'erreur judiciaire dont Paul Leroyer a été victime ?

—Je le disais, c'est vrai.

—Et tu ajoutais avec enthousiasme : *Quelle cause à plaider ! Quelle auréole pour celui qui triompherait !*

—Je le pense encore...

—Eh bien ! cette auréole il faut la conquérir ! Il faut rendre l'honneur au nom d'un enfant que j'aime de toutes les forces de mon âme...

—Quoi ! Berthe Monestier ? murmura l'avocat.

—Est en réalité Berthe Leroyer... Après le supplice du martyr, et pour épargner à son fils et à sa fille une honte imméritée, la veuve avait changé de nom... Tu sais tout maintenant... Acceptes-tu ?

—J'accepte, et je serai doublement heureux de m'unir à ton œuvre, car en combattant pour Berthe je travaillerai pour toi...

Etienne, les larmes aux yeux, saisit les mains de Henry et les pressa dans les siennes en balbutiant :

—Merci !... merci mille fois !! merci du fond du cœur !...

—Dès demain, reprit Henry, nous nous occuperons de réunir tous les témoignages, toutes les preuves.

(A suivre)

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons, LE 1^{er} OCTOBRE PROCHAIN, la publication d'un grand feuilleton étonnant et dramatique, qui, nous en sommes certains, sera suivi avec un vif intérêt.